



LE CHEVALIER INIGO

C'EST une histoire étrange et merveilleuse, bien faite pour nous captiver, que celle de ce jeune page de la cour d'Espagne, dont le nom est inscrit en tête de ces lignes. De nos jours, on ne redoute rien tant que la banalité; peut-être parce qu'un instinct secret, un instinct de conservation qui domine les sociétés comme il dirige les individus, nous fait sentir les risques que nous courons, au tournant de ce siècle, de verser dans l'ornière creuse de la médiocrité. Toujours est-il que si petits que nous soyons, c'est la vraie grandeur qui nous attire et nous captive encore; je ne sais pas de caractère plus fait pour répondre à notre recherche d'idéal dans les passions généreuses, de fidélité chevaleresque, de courage héroïque, que celui d'Inigo.

Sa vie, en apparence si différente d'elle-même, à chacune de ses périodes considérables, a cela d'attachant et de remarquable qu'elle offre au contraire, par ses contrastes même, une rare unité d'ensemble où viennent se fondre, après les luttes les plus âpres et les victoires les plus éclatantes, toutes les scories d'une âme plus haute que son orgueil, plus fière que ses succès, plus généreuse que tout le reste.

Inigo, dernier venu dans une nombreuse famille, était de noble race; de cette maison d'Oñez dont parlent déjà les annales du ^{xii}e siècle et qui, plus tard, se couvrit de gloire à la bataille d'Algésiras contre les Maures. Dans cette journée fa-

meuse, sept frères de ce nom se battirent si glorieusement qu'ils y acquirent le droit de porter sur leur écu d'argent sept bandes de gueules. Les descendants de ces héros gardaient ces traditions de courage militaire; les frères du jeune Inigo se battaient aux frontières, et son oncle, Don Antonio Manrique, commandait une des armées de Ferdinand lorsque la mort presque successive du père et de la mère d'Inigo firent ce dernier orphelin. Don Manrique, son tuteur, l'appela à la cour et l'enrôla parmi les pages du roi, se chargeant de faire sa fortune militaire.

Quel changement profond, rapide, étourdissant, pour celui qui passait ainsi sans transition de la solitude familiale de sa *casa solar*, cachée dans les bosquets touffus du Guipuzcoa, aux ma-

gnificences d'une cour somptueuse entre toutes, de la liberté presque sauvage d'un caballero campagnard aux exigences inflexibles d'une étiquette qui faisait de la maison royale un royal monastère.



LE CHEVALIER INIGO.



Mais la jeunesse sait s'affranchir, et Inigo compta dès l'abord parmi les plus turbulents, les plus batailleurs, les plus fougueux de ces jeunes pages, futurs défenseurs de la patrie.

L'éducation d'un jeune homme de cet âge et de cet avenir était alors confiée aux maîtres d'armes qui leur enseignaient tout ce qui avait rapport à la guerre, aux combats singuliers, aux tournois et à la parade pleine de magnificence des chevaliers dans les cortèges du souverain. Ils lui disaient ses devoirs de chef vis-à-vis de ses soldats, de serviteur à l'égard du roi. Enseignements où toutes les lois de l'honneur trouvaient leur place au premier rang, mais où l'on n'avait garde de négliger la correcte élégance de la tenue en toutes circonstances, la souplesse des mouvements sous la lourde armure, l'adresse dans le maniement des armes ; l'insouciance superbe qui permettait de vaincre ou de succomber avec le même dédain de la vie et de la mort.

Il faut lire dans les vieilles chroniques la somptueuse exigence du cérémonial militaire dans les chevauchées impériales de Charles-Quint, le luxe inoui de sa noblesse en armes au camp du Drap d'or, par exemple, pour comprendre qu'il n'eût pas été aisé à un novice de se tirer d'affaire sans des leçons préalables. C'était un front de bataille toujours mouvant, sans cesse renouvelé, où les cimiers ondoyants des chefs, le bruissement des caparaçons d'or ou d'argent, les plis soyeux des bannières déployées, l'appel des fanfares se confondaient, s'enchevêtraient, tourbillonnaient, remplissant les yeux et les oreilles d'une griserie merveilleuse. C'étaient les voltes, les passes des cavaliers, les charges des escadrons qui s'ouvraient profondément pour se refermer sur quelque captif d'honneur dont on simulait la prise ; c'étaient les cris de joyeuse reconnaissance, les fiers saluts de l'épée, ou la discrète réserve sous la visière abaissée. Toutes ces transformations avec des lois somptuaires, des affinements dans l'usage qui leur donnaient une grande valeur aux yeux éblouis des rivaux.

Mais à côté de cette éducation toute physique de force et d'adresse au service de l'honneur, une autre s'insinuait peu à peu sans tant de fracas, dans les croyances, dans les formes, dans les manières, dans les discours, dans les sentiments des jeunes seigneurs servant à la cour au titre de pages. Chaque grande dame avait autour d'elle un certain nombre d'entre eux pour lui faire cortège, pour l'assister en cas de besoin, lui servir de garde d'honneur et recevoir d'elle en échange, « des leçons de bien vivre et de haute courtoisie ».

Avec ces enfants déjà presque des hommes, impatientes de liberté et de gloire, il ne fallait rien moins que ce joug fait de sourires et de fleurs pour les retenir et les captiver une heure encore avant la complète émancipation. Alors que les armées étaient sur les champs de bataille, aux

prises avec les Maures épuisés ou les Français vainqueurs, nobles dames et beaux pages se groupaient autour de la reine, suivant de loin, avec un intérêt passionné, les phases diverses de la lutte. Dans les demeures royales, aux bords du Mançanarès ou en face des fiers sommets de la Sierra-Guaderrana, pendant les longues et chaudes soirées d'été, en regardant fuir le jour, ils devaient sur les conquêtes des absents, sur les joies du retour, hélas ! sur le déchirement des séparations éternelles. Ils admiraient les beautés de leur glorieuse Espagne, si fière, si riche, si grande alors. Ils invoquaient ensemble, avec ardeur, le Dieu des batailles pour leurs rois très chrétiens, et le priaient pour les victimes de ces combats. Au hasard de l'occasion ou de l'humeur du moment, l'un disait une noble épopée d'ancêtre ; ou bien quelque fervente Catalane racontait les miracles d'amour obtenus par la Vierge d'Aranzazu. Et tous en l'écoutant se signaient du pouce sur les lèvres en témoignage de foi. Elles étaient éloquentes, ces belles et nobles femmes, parce qu'elles étaient convaincues ; leur ardent amour pour Dieu et pour la patrie enflammait leurs discours ; comment n'eussent-elles pas été écoutées, comprises, aimées avec cet enthousiasme qui, partant d'elles, devait leur revenir.

Parfois un silence se faisait et, dans l'ombre naissante d'une nuit étoilée, un des jeunes pages, transporté d'admiration, l'âme profondément émue, venait s'agenouiller devant celle dont il portait les couleurs, et baisant le bord de son manteau, lui jurait pour la vie un doux service. Elle, souriante et quelquefois troublée, en échange de ce serment, abandonnait au futur héros une écharpe pour son épée ou des aiguillettes à poser sur sa jeune poitrine à la première bataille.

L'hiver, après le service de la cour, on se réunissait dans les salles blanches du nouveau palais maure, autour des braseros odorants ; et, accompagnés par les guitares, des chœurs psalmodiaient les chants si étranges et si vibrants des anciens vainqueurs, rapportés d'Andalousie.

On riait aussi, on faisait des vers, on dessinait sur la toile destinée aux tapisseries à fond d'or, la légende des saints ou les grands exploits des chevaliers de l'Amadis. C'étaient des jours heureux de jeunesse insouciant, qui laissaient une empreinte ineffaçable aux cœurs des nobles enfants réunis pour partager ces exemples et ces leçons d'exquise urbanité. Et la grandesse espagnole conserva toujours ces élégantes traditions avec un soin jaloux.

Mais ce mélange de galanterie et de chevalerie n'allait pas d'un train uniforme, sans quelques éclats soudains ; et ce serait mal connaître cette société espagnole des *xv^e* et *xvi^e* siècles que de croire à sa parfaite pondérance. Il y avait des révoltes, des querelles, des jalousies, des rivalités et des trahisons. Toute cette jeunesse s'agitait en

dépôt de la correction extérieure exigée par l'éti-quette, et les coups d'épée, les morts tragiques, les disparitions mystérieuses, faisaient vivre de passion cette société toute vibrante, dont la souveraine, seconde femme de Ferdinand le Catholique, avait vingt ans à l'époque qui nous occupe.

Alors, chacun prenait parti pour la cause qui lui paraissait ou plus juste, ou plus intéressante; les duels se multipliaient, les beaux yeux versaient des larmes d'angoisse, ou brillaient de l'âpre joie du triomphe; il en a été toujours ainsi, et il en sera de même tant qu'il y aura jeunes seigneurs, belles dames partageant la même vie; douce poésie aux lèvres, fières épées au côté, amour de vingt ans aux cœurs.

Inigo se lança dans cette lice avec toute la fougue de sa jeunesse et de son caractère; il y trouva les succès qu'y attendaient son beau visage, sa fière tournure, les qualités hors ligne de son intelligence et les séductions de son cœur. Il avait tous les dons, il se donna tous les droits; très chatouilleux sur le point d'honneur, sans cesse en aventures hasardeuses, il se battit beaucoup et pour peu; remportant de ces victoires dont les cœurs faciles sont le prix.

Il aima aussi, et d'un amour ardent où devait se retrouver toute son âme, faire pour les sommets; avec sa fierté, sa délicatesse, son abnégation, et le besoin inné chez lui d'aspirer à ce qu'il y avait de plus grand et de plus noble. Son cœur n'aurait pu s'attarder aux affections mesquines ou indignes de lui; lorsqu'il se déclara, ce fut pour aimer une reine.

L'histoire nous a livré son nom, par une étude attentive de la cour d'Espagne à l'époque qui nous occupe; mais Inigo ne voulut pas le dire, et un jour, sur la fin de sa vie, alors que tout était mort de sa lointaine jeunesse, parlant de cet amour sans lendemain à son ami Gonzalès de Camora, il avoua seulement que sa dame « était plus que duchesse ».

C'est ici que l'histoire intervient pour nous apprendre qu'il n'y avait à l'avènement de Charles-Quint que deux princesses royales au-dessus des duchesses : Catherine d'Aragon, fille de la reine Jeanne, qui vivait tout à fait en dehors de la cour, et Germaine de Foix, nièce de Louis XII, et veuve de Ferdinand le Catholique. C'est donc de cette jeune princesse qu'il s'agit, et la tradition ajoute qu'elle n'était pas restée indifférente à cet hommage de cœur du plus beau et du plus fier de ses chevaliers.

Mais sous l'inflexible loi de la cour des rois très chrétiens, un simple gentilhomme, si glorieux et si épris qu'il fut, ne pouvait prétendre à la main d'une fille de France, veuve d'un roi d'Espagne, et Inigo l'aima sans espoir, lui dressant au fond de son cœur un autel où il lui rendit un culte fervant et mystérieux.

Nous voici à une nouvelle phase de cette exis-

tence si pleine et si mouvementée. Inigo a vingt-six ans, son inaction lui pèse et il sent toute la puérilité de ses succès de cour; un à un ses compagnons quittent l'école des pages pour aller servir leur pays à la frontière ou dans les provinces révoltées qui cherchent à reconquérir leur autonomie. Ses frères se battent, son oncle est à la tête d'une armée en Biscaye; c'est vers lui qu'il se tourne pour obtenir un poste où il y ait beaucoup de gloire à conquérir, car Inigo tient à la gloire, au succès, à tout ce qui brille et flatte sa jeune vanité.

Don Manrique, qui vient de mettre le siège devant Najéra pour la reprendre aux Castillans, appelle son neveu et lui confie un corps d'élite qui doit monter à l'assaut; c'est tout ce qui peut le plus plaire au jeune homme : il se lance à la tête de sa troupe contre les murailles de la forteresse, ramène les défailants, renverse tous les obstacles, se bat avec la fougue et l'héroïsme qui forcent la victoire; et arrive en tête des assaillants sur les remparts.

C'est sa première bataille, son premier succès, il s'enivre de gloire. Un courrier est parti à franc étrier pour annoncer au roi la reddition de la place; demain le nom du jeune héros sera dans toutes les bouches à la cour; aujourd'hui, il est acclamé par ses soldats, fiers de leur chef. Qui ne comprendra son orgueilleuse joie?

Mais rien de vil dans cette âme. Au soir de la bataille, au milieu de la cité toute fumante encore de la lutte, se partage le butin abandonné aux vainqueurs; c'est la loi de la guerre. Lourdes étoffes de soie; cuirs des Cordouans, gaufrés et poinçonnés; sabres de Damas aux lames bleuâtres, aux poignées ciselées; coffrets d'argent bruni incrustés de turquoises d'Egypte; braseros de bronze, majoliques flammés d'or rouge, statuettes d'ivoire, s'entassent sous la tente d'Inigo. Mais lui, regardant ce trésor avec dédain, l'abandonne à ceux qui le lui apportent et le fait distribuer à sa compagnie. De la victoire il ne veut que l'honneur. Un trait complète cette physionomie chevaleresque. Inigo à cette heure tardive où les plus vaillants s'abandonnent au repos si bien gagné, n'a qu'un souci, qu'un désir : composer un sonnet à celle dont l'image remplit son cœur, et il lui consacre sa jeune gloire en vers sonores qui chantent son amour et son triomphe.

Après la pacification de la Castille, Inigo retourna à la cour, pour y faire consacrer ses lauriers. De la mine qu'il était, ses succès furent nombreux, et il en goûta la douceur, s'abandonnant à cette vie facile plus dangereuse pour lui que les champs de bataille de Najéra ou de Navarrete. Et ce fut ainsi pendant quatre ans, avec quelques passages aux armées, qui n'ont laissé aucun souvenir particulier. Puis Antonio Manrique, duc de Najéra, fut nommé vice-roi de Navarre dans des conditions particulièrement diffi-

ciles et, ayant pu apprécier son jeune parent dans les campagnes précédentes, il l'appela auprès de lui.

La guerre avec la France venait de se réveiller plus âpre que jamais; les provinces toujours remuantes, difficilement contenues, se soulevaient sans cesse, et la Navarre appelait de tous ses vœux le retour de ses princes. Le duc de Najéra, à peine installé, apprit que l'armée d'André de Foix, comte de Lesparre, descendait des Pyrénées pour un coup de force sur Pampelune. Or cette ville, pourvue d'une garnison insuffisante, ne pouvait opposer une résistance sérieuse à l'ennemi et le duc de Najéra avait en outre à compter avec les sympathies non déguisées de la population pour leur prince dépossédé, Henri d'Albret. Il fallait donc pour garder cette conquête placer sur ses remparts des soldats espagnols soutenus par un chef éprouvé, et rassembler à la hâte une armée de secours, pour tenir en respect et les Français et les Navarrais.

Don Antonio, ne s'en remettant à personne du soin de recruter des défenseurs en Castille, partit lui-même, mettant Inigo à la tête de la petite garnison fidèle, avec mission de le remplacer.

Difficile mission, pleine de périls et d'amer-tume, et qui, vu les circonstances, ne laissait guère d'espoir de succès. S'efforcer de gagner le peuple à la cause d'Espagne, Inigo le tenta plutôt pour gagner du temps qu'avec l'espoir de réussir, car il savait les dispositions des habitants. En vain, il harangua, il pria, il sévit; séductions ou rigueurs échouèrent, Pampelune se mit en fête et éclata en transports de joie à la vue des bannières françaises: Vive Henri d'Albret! crièrent toutes les bouches; vive notre roi légitime! Et le jeune capitaine, la mort dans le cœur, vit les portes de la ville qu'il avait charge de défendre, s'ouvrir d'elles-mêmes devant l'ennemi.

Alors, il se retourna vers la poignée de soldats qui l'avaient suivi, et leur montrant de l'épée le donjon, il courut s'y enfermer avec eux. Là, du moins, ils pourraient tenir encore quelques heures, et peut-être l'armée de Castille arriverait-elle à temps pour les sauver.

Mais rien n'apparaissait sur la route poudreuse, que les charriots de l'arrière-garde française qui venaient se ranger lourdement autour de la ville conquise. Nul secours, nul espoir! Il n'y avait plus qu'à mourir en se défendant, plutôt que de livrer le donjon...

Inigo était profondément chrétien, il tenait de ses pères une foi ardente et naïve qui se manifesta d'une façon touchante à cet instant suprême. Il voulut se confesser; mais aucun prêtre ne l'avait suivi dans la citadelle et n'était là pour l'absoudre. N'importe, il s'adresse à l'un de ses compagnons, le prie de lui rendre ce service d'écouter l'aveu de ses fautes; s'agenouille à ses pieds et avec un sentiment profond de douleur et de honte,

lui ouvre sa conscience. Après quoi, le confesseur d'occasion, pénétré du même repentir que son pénitent, lui propose d'invertir les rôles, de l'écouter à son tour, afin que le même pardon, venu du ciel s'étende sur leurs deux âmes. Ils se confessent ainsi mutuellement, s'embrassent et s'en vont paisiblement affronter une mort qui n'a plus rien pour les effrayer. Oh! la foi de ces âges et la naïveté de ces cœurs!...

La nuit fut employée en préparatifs; l'attaque de la forteresse, si l'on peut appeler ainsi le vieux château qui dominait Pampelune, commença dès l'aube. Toute l'artillerie française se mit à battre les murs d'incessantes décharges, et l'on put bientôt voir que les murailles ne sauraient résister à de si terribles assauts, à des coups si répétés. Bientôt, en effet, la maçonnerie s'effrita, se fendit, s'ébranla sous l'avalanche de fer. Tout à coup, un grand fracas domine le bruit assourdissant du combat; ceux qui du dehors cherchaient à appliquer des échelles pour l'assaut, se reculent épouvantés; un nuage épais de poussière entoure et aveugle les combattants et tout un pan de muraille s'abat soudain dans les fossés: la brèche s'ouvre béante. Inigo s'y précipite avec ses hommes pour recevoir le choc des assaillants, mais une pierre l'atteint à la jambe gauche, et au même moment, un biscaien lui broie l'autre genou: il tombe et les Français vainqueurs s'emparent de lui.

Pour la place, c'est le signal de la reddition. Inigo, par son courage, sa volonté, son prestige, avait seul pouvoir de maintenir ses hommes au combat; lui tombé, c'était la fin de la résistance.

Cette prise de Pampelune devait d'ailleurs être rapidement vengée. André de Foix, seigneur de Lesparre, enhardi par cette victoire, voulut poursuivre ses succès et se porta sur Logroño; mais les Espagnols qui n'avaient pu secourir Pampelune se rallièrent sous cette seconde place, rejetèrent l'ennemi sur Pampelune et leur infligèrent là une sanglante défaite. « Monsieur de Lesparre, » nous dit la chronique française, « de fait, se battit très bien, mais à la fin, il fut battu et rebattu, dans un combat qui se fit, de tant de coups de masse sur sa salade, qu'il en perdit la vue, et puis mourut. » Cette oraison funèbre, d'un brave capitaine tombé au champ d'honneur, rappelle dans sa brusque concision certains refrains de nos plaintes du temps jadis, dont la naïve sincérité amène aux lèvres de ceux qui les chantent encore, un sourire attendri.

Mais revenons à Inigo, trouvé gisant, les jambes brisées, parmi les décombres fumants de ces murailles qu'il n'avait pu défendre. Les lois de la guerre étaient courtoises alors, et un ennemi vaincu après une vaillante défense devenait un frère d'armes malheureux vers qui allaient toutes les sympathies. Si ce sentiment existait aux armées de toutes nations, combien il était plus vif dans

l'âme française qui ne connaît pas la rancune et s'émeut si facilement de toute souffrance noblement supportée pour une belle cause. L'héroïsme des autres l'exalte et l'enfièvre d'admiration, sans que la basse envie puisse se glisser en elle : l'âme française est assez riche de grandeur et de noblesse pour pouvoir partager sa gloire avec le vaincu sans se sentir amoindrie ; dans tous les cas, elle ne s'avilit jamais sur le champ de bataille : l'ennemi tombé est sacré pour elle.

Sur le passage de la litière qui emportait Inigo, tous les fronts se découvrirent, des amis inconnus l'entourèrent, le soutinrent. Lesparre lui rendit sa noble épée, le sire Robert de Gourgues réclama l'honneur de le garder, de le faire soigner jusqu'à ce qu'on pût le transporter. On réduisit sa fracture après l'avoir débarrassée de toutes ses esquilles, ce qui fut long et très douloureux ; Inigo n'eut pas une plainte, il supporta héroïquement ces opérations successives, se montra reconnaissant de tant de soins, et n'eut bientôt que des amis au camp français.

Cependant Pampelune, avec ses maisons dévastées, ses continuelles alertes, son mouvement et son bruit, formait un ensemble peu propre à la guérison du blessé ; comme il n'était survenu aucune complication dans son état, on résolut de le renvoyer chez lui où il était ardemment désiré. La

casa solar de sa famille n'était pas éloignée, et, pour éviter les cahots d'un voyage en voiture, Lesparre donna l'ordre de l'y porter à dos d'hommes.

Inigo, profondément touché de toutes ces attentions, eut voulu les reconnaître en grand seigneur. Mais tombé sur le champ de bataille, en soldat, il n'avait plus rien à lui que cette épée valeureuse qu'il devait à la générosité de ses vainqueurs ; il ne pouvait plus s'en séparer, alors il avisa sa belle cuirasse, toute resplendissante qui debout près de son lit de douleur, semblait l'appeler pour de nouveaux combats, ses jambières damasquinées dont les lames flexibles portaient les traces de leurs communes blessures, ses éperons d'or aux pointes acérées, son écu où deux loups affrontés, s'écartelaient des sept bandes sanglantes d'Oñez. Toutes ces pièces de son armure de chevalier, il les distribua avec cette grâce charmante qui donnait tant de valeur à ce qui venait de lui, et il quitta le camp français ainsi dépouillé, sans se douter certes du dépouillement absolu de lui-même dont celui-ci était comme l'indice et l'image, et qui allait en faire un autre homme si différent du premier.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)



BLUETTE

*C'est un bluet, le voulez-vous ?
Il est si frais, d'un bleu si doux !
Je vous le donne.
Dans les champs, parmi les blés d'or,
Je le cueillis humide encor
Pour vous, mignonne.*

*Dans l'ébène de vos cheveux,
Du même bleu que vos grands yeux,
Les yeux que j'aime,
Ce serait un bijou charmant,
Plus beau que perle, diamant
Ou diadème.*

*Ou bien, si vous le préférez,
En un vase vous le mettrez
Seul dans l'eau pure,
Afin qu'en son col de cristal
Il garde son bleu virginal,
Afin qu'il dure.*

*En un missel aimez-vous mieux
Le conserver très vieux, très vieux,
Comme une image,
Pour qu'il reste du souvenir
Une poussière de saphir
Sur une page ?*

*Peut-être un soir, d'ici longtemps,
Quand s'affaiblira par les ans
Votre mémoire,
Des pétales décolorés
Dans le passé vous chercherez
En vain l'histoire.*

*Et seront si loin nos amours,
Mon nom, mes traits, les instants courts
Des aveux tendres,
Que, regardant un peu la fleur,
Vous n'en mouillerez pas d'un pleur
Les pâles cendres !*

ROBERT BRÉAUTÉ.



BIBLIOGRAPHIE



La *Prélature de Léon XIII*, par BOYER D'AGEN (1), continue une série d'ouvrages destinés à retracer toute la vie du Saint-Père. Complétée par sa correspondance inédite de 1838 à 1846 et précédée d'une agréable introduction, cette belle étude biographique, qui ressuscite, avec de minutieux détails, la société romaine et la cour papale au siècle dernier, est d'une lecture fort intéressante. Une illustration choisie : tableaux, portraits, monuments des villes où Mgr Pecci occupa ses premières dignités ecclésiastiques, achève de rendre ce beau livre très vivant.

La Femme selon saint Ambroise, par M^{me} H. DACIER (2), fera un cadeau parfait pour les jeunes filles. Après avoir raconté la vie du grand évêque de Milan, l'auteur recueille dans ses œuvres les conseils donnés aux femmes de diverses conditions et nous montre comment, aux premiers temps du christianisme, était compris leur rôle si important dans la société. C'est une œuvre très littéraire et d'un utile enseignement.

C'est plutôt aux jeunes femmes qu'aux jeunes filles ou seulement aux plus âgées de celles-ci que je conseille le charmant volume : *L'Art de la Vie*, par A. DE MAULDE LA CLAVIÈRE (3). Faire de la vie une œuvre d'art en l'imprégnant de beauté dans les moindres choses, cette tâche revient à la femme, et ces causeries à la forme humoristique, parfois paradoxale, mais d'une inspiration toujours très haute, le leur enseigneront. On peut y relever un excès des citations; pour ma part, j'aime le rappel de ces hautes pensées qui met en rapide communion avec les plus grands esprits.

De nombreux romans ont paru ces derniers mois. Je parlerai d'abord de ceux qui ne conviennent, comme l'ouvrage précédent, qu'à des lectrices d'âge sérieux. Le beau roman d'H. ARDEL : *La Faute d'autrui* (4), est de ceux-là; l'auteur de tant d'aimables œuvres a fait, cette fois, une œuvre de réalité et de passion, nullement destinée aux jeunes filles, malgré la droiture de l'héroïne qui supporte sans fléchir le poids des fautes d'autrui. Je dois, en faisant l'éloge du livre, insister, en même temps, sur cette réserve nécessaire. *Les Fleurs d'or*, par CHAMPOL (5), rentre dans la même catégorie, roman romanesque, avec des incidents bizarres, qui tiennent du conte fantastique. Pour amusant, ce l'est à coup sûr, malgré l'odieux de la figure principale, dont le caractère mêlé de folie est habilement dé-

veloppé. *Au coin d'une dot*, par L. DE TINSEAU (1), conte le siège plaisant d'une héritière semi-américaine, par un jeune oisif et sa mère. Les différents personnages, dont les types se retrouvent dans le monde parisien, sont tracés d'un trait spirituel et mordant; le dénouement a tout le piquant de l'imprévu.

Le nom de SIENCKIEWICZ est aujourd'hui connu de nos lectrices; j'ai plaisir à recommander à presque toutes, sauf aux très jeunes, parmi ses nombreux romans, cette fraîche idylle d'*Hania* (2), la fillette adoptée par un grand seigneur et pour qui veulent s'entretuer deux de ses amis d'enfance. Des coins de paysages exquis, de curieux traits de mœurs font de ce simple récit un vrai petit chef-d'œuvre. Dans *Tentation mortelle* (3), M^{me} MARY FLORAN a étudié, avec son sérieux talent, le malheur d'une femme mal mariée, que ses souffrances pousseraient au suicide si elle n'était sauvée par un brusque réveil de l'idée religieuse. Livre douloureux et trop vrai dans maint détail.

J'indiquerai, pour être mis dans toutes les mains, plusieurs récits très agréables : d'abord *Le Lieutenant Caniche*, par ARTHUR DOURLIAC (4), où un noble cœur de soldat, donné à une jeune fille aveugle, va jusqu'aux extrêmes limites de l'abnégation. *Les Fromentier*, par CHAMPOL (5), dans le cadre sauvage, peu connu, du Morvan, évoque l'âpreté si originale des gens du sol, opposée au dilettantisme sans scrupule d'un Parisien; une gracieuse figure de jeune fille éclaire ce roman un peu touffu, mais de réelle valeur. *La Croix lumineuse*, par J. DE COULOMB (6), symbolise l'épreuve acceptée, qui relève et ennoblit l'âme; ainsi l'apprend l'héroïne, Bérangère, par des revers immérités suivis d'un bonheur inattendu; ce récit est à la fois dramatique et d'une morale élevée. *Les Sabots de la reine Anne*, par M. D'ASSENAY (7), est l'histoire d'une jeune fille de vieille race appauvrie, dont les préjugés nobiliaires fléchissent, mais à grand-peine, devant les mérites roturiers d'un jeune homme riche et charmant.

N'oublions pas, en terminant, d'apprendre à nos lectrices que deux ouvrages, qui ont obtenu un grand succès dans leur journal, viennent de paraître : *Le Mariage de Monique*, par M. MARYAN (8), où l'intérêt est si ingénieusement gradué, et *Le Roi des Neiges*, par CH. FOLEY (9), ce conte chevaleresque et tragique, dont le charme de rêve est resté dans toutes les mémoires.

A. CHEVALIER.

(1) May, 9, rue Saint-Benoît : 10 fr.

(2) Amat, rue Cassette : 3 fr. 50; édit. illustr. : 7 fr.

(3) Perrin, 35, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50.

(4-5) Plon, rue Garancière, ch. : 3 fr. 50.

(1-2-3) Calmann-Lévy : 3 fr. 50. — (4-5) *Bibl. des Mères de famille* : 2 fr. 50; Librairie de Paris, rue Jacob.

(6-7-8) *Bibl. de ma Fille*, dans nos bureaux (voir aux annonces.) — (9) Collin, rue de Mézières : 3 fr. 50.



FLEURS FANÉES

A Mademoiselle Marie-Louise SIEGFRIED.



I l y avait un an que Pierre d'Elven avait ramené sa fille Marthe avec lui. Elle avait dix-huit ans et son éducation était achevée. Du couvent où elle était restée pensionnaire pendant sept années, recevant alternativement les visites de ses parents, ne sortant que pour passer les grandes vacances auprès de sa mère, la jeune fille s'était vue brusquement transportée dans cette villa riante de Nice, la dernière à l'extrémité de la promenade des Anglais, tout proche de Saint-Maurice.

Certes, elle n'ignorait rien de la situation faite à son père et à sa mère par leur séparation à l'amiable. Au couvent même, on l'en avait instruite avec mille précautions délicates, le jour où elle en avait franchi le seuil pour la dernière fois. Elle savait qu'elle allait vivre désormais sous le toit de son père, qu'elle « tiendrait sa maison », selon l'expression consacrée. Avant de prendre avec lui le train qui devait l'emporter à Nice, elle avait passé une journée tout en larmes.

« Tu fais ton devoir, mon enfant », lui avait dit M^{me} d'Elven. « Je serais coupable de m'y opposer. Va donc, et sois à la hauteur de ta tâche. Ton père aura sans doute besoin de toi. »

Pendant toute cette année, Marthe avait été vraiment « à la hauteur de sa tâche ». Elle l'avait pieusement accomplie, se montrant douce, affectueuse, empressée auprès de son père qu'elle avait fort peu connu auparavant, ne lui laissant rien voir, rien soupçonner du chagrin qui couvait en elle, n'en formant pas moins de pieux projets que sa jeune âme réfléchie s'efforçait de mûrir.

Et ce qui lui semblait inexplicable, ce qui la plongeait en de longues et amères méditations,

c'était la constatation quotidienne des qualités de ce père qu'elle chérissait d'une tendresse croissante.

Un homme étrange que ce Pierre d'Elven, tantôt emporté, tantôt taciturne, mais aimant toujours sa fille d'une affection égale et constante. Ce qui avait surtout frappé Marthe, c'était l'incurable tristesse empreinte sur ce front encore jeune. Elle devinait en lui une pensée obsédante, une de ces hantises noires qui assombrissent tant de cœurs et auxquelles ceux-ci s'efforcent en vain d'échapper par les joies bruyantes et faciles, par les distractions violentes dont un esprit observateur devine le factice et l'appâté.

Elle le voyait si bon pour elle, si rempli de soins et d'attentions, elle l'épiait si constamment dans la vie quotidienne du foyer, qu'elle ne pouvait comprendre quelle cause de désunion avait pu surgir entre son père et sa mère. Sauf peut-être la fougue qu'il mettait à s'étourdir en participant à toutes les fêtes mondaines de Nice, elle ne lui trouvait aucun défaut. Encore s'expliquait-elle cette exubérance dans les manifestations extérieures de son caractère par un désir acharné d'écarter cette même obsession qui lui creusait le front, à certaines heures, d'une ride si profonde au-dessus des sourcils.

Puis, lorsque de ce père qu'elle avait sous les yeux sa pensée revenait vers sa mère, elle ne trouvait que le souvenir d'une femme très belle, très simple, dont le cœur lui semblait aussi grand que l'esprit et qu'elle avait toujours vue dans l'accomplissement du devoir maternel.

Peut-être découvrirait-elle, à peine perceptible, sur cet autre front nimbé d'admirables cheveux noirs, une ombre vague de mondanité. Encore fallait-il y porter toute son attention. Tout au plus trouvait-elle qu'à trente-six ans, en raison même de cette beauté survivante, M^{me} d'Elven avait encore le droit de ne point rester insensible aux hommages de l'admiration.

Et ce n'était point là un défaut aux yeux de Marthe. La coquetterie innée au cœur de la femme lui faisait mieux comprendre, par le spectacle même de ses propres succès, ce qu'avaient dû être ceux de sa mère. Elle n'avait point à l'excuser de cette griserie; elle la trouvait naturelle; elle ne s'expliquait pas qu'il pût en être autrement.

Alors elle soupirait.

Quelle cause futile avait bien pu séparer ces deux êtres dont ses yeux d'enfant ne voyaient que la beauté, dont sa mémoire ne lui rappelait que les perfections.

Des regrets lui poignaient le cœur et faisaient monter des larmes dans ses paupières. Elle formait chaque jour des projets, épanchait son âme en de longues et ferventes prières, se jurant de rapprocher, de réunir les chers objets de sa tendresse, cherchant le moyen de provoquer ce rapprochement, n'en trouvant pas l'occasion.

L'occasion, en effet, n'était pas aisée à trouver. Marthe se troublait à la seule pensée d'ouvrir la bouche pour interroger son père. A vingt reprises, dans ses lettres à sa mère, elle avait essayé de forcer sa plume à aborder le redoutable sujet. Chaque fois la question décisive était restée en elle, dans son esprit, sans se condenser sous la forme d'une phrase explicite. Les mots n'étaient pas venus.

Et, d'ailleurs, quelles hypothèses pouvait bien élaborer le cerveau d'une enfant de dix-huit ans? A quelle expérience de la vie pouvait-elle recourir pour élucider un problème dont les données lui échappaient?

D'autant que ce problème, par lui-même, lui paraissait étrange, se compliquant d'ignorances enfantines.

Elle se disait, avec toutes les apparences de la raison, qu'il était déjà singulier qu'elle vécût auprès de son père, alors que toutes les jeunes filles de son âge vivent sous le toit et la sauvegarde de leurs mères. Quelle loi particulière avait bien pu la séparer ainsi de cette compagne naturelle et chère, lui ôter cette égide pour lui donner, à elle, encore enfant, le rôle que la mère avait non seulement le droit, mais le devoir de tenir? Pourquoi, dérogeant à tous les usages, M. d'Elven avait-il réclamé sa fille et non sa femme?

Pauvre Marthe! Elle ne savait rien de l'existence. Sa psychologie était courte. L'éducation du couvent, par sa simplicité même, n'avait pu l'initier aux secrets du cœur humain, à la notion de ces multiples contradictions dont la vie de toute créature humaine est semée. Elle ne savait pas qu'il suffit d'un désaccord de goût pour entraîner ce que la loi dénomme une « incompatibilité d'humeur », et qu'il n'en faut pas davantage pour motiver, pour excuser même, aux yeux de bien des gens, la rupture d'un ménage qui, peut-être, aurait résisté à de plus graves oppositions. Elle soupçonnait d'autant moins ces causes se-

condaires qu'elle admirait plus de perfections dans les deux êtres chers dont elle déplorait la séparation.

Et cela suffisait à l'emplir d'une tristesse croissante, à mettre une ombre plus fréquente sur la limpidité de ses beaux yeux. Pendant toute cette année passée à Nice, malgré l'affectueuse sollicitude dont l'entourait son père, elle avait, bien des fois, dissimulé son chagrin, refoulé les larmes qui lui brûlaient les yeux, sans parvenir toutefois à en effacer la trace sur ses paupières rougies.

Et, ces jours-là, elle n'avait pu se cacher à elle-même que celui qui en était l'auteur involontaire, avait deviné le passage de ses pleurs. Que de fois ne s'était-elle pas sentie épiée, presque surveillée, dans l'ombre, par le regard attristé, mais toujours affectueux, de son père.

Le lendemain, elle était sûre de le voir venir à elle plus empressé, plus tendre, inventant de nouveaux plaisirs, de plus efficaces distractions, l'arrachant brusquement aux soins du ménage pour l'entraîner en quelque excursion pittoresque au Saut du Loup, au Vallon obscur, aux Gorges du Var. Ou bien encore, usant très doucement de son autorité paternelle, il la conduisait au théâtre, au concert, dans les divers lieux où pouvait s'épanouir sa jeunesse, visiblement heureux de ses triomphes, des compliments adressés à voix basse ou haute à la beauté de sa fille, s'enorgueillissant de son esprit, de la vivacité de ses réparties, des formes multiples de son talent naissant dans le dessin, la musique, le chant.

Malgré tout, Pierre d'Elven se rendait bien compte qu'il y avait quelque chose d'incorrect dans cette présence de sa fille à son foyer d'homme seul, qu'il ne pouvait assurer à celle-ci le libre essor de ses aspirations, le libre exercice de ses qualités. Il sentait bien qu'il ne pouvait attirer chez lui des compagnes pour Marthe, qu'il ne vaincrait pas la répugnance instinctive et, d'ailleurs, légitime, des familles pour cet intérieur troublé, dont on ne pouvait expliquer le vide.

Veuf, il n'eût eu rien à souffrir de semblable. Le malheur d'un foyer, lorsqu'il procède de causes naturelles, rend ce foyer plus respectable. Il n'en est plus ainsi lorsqu'il faut invoquer des motifs d'un autre ordre, quand le mystère d'une séparation, même à l'amiable, a besoin qu'on l'enveloppe de circonstances atténuantes, qu'on lui fasse une histoire pour le rendre acceptable.

Et de tout cela il souffrait d'autant plus qu'il voyait Marthe en souffrir, et, par une réciprocity cruelle, la jeune fille voyait sa propre peine s'augmenter de celle de son père et des efforts infructueux qu'il multipliait pour l'adoucir.

Il y avait, pourtant, certaines heures où Marthe en arrivait presque à oublier son chagrin.

Elles étaient rares, il est vrai. A Nice habitait, en effet, mais seulement pendant la saison d'hiver, une cousine de son père, la baronne de Brives,

femme de quarante ans, très belle et très mondaine, mère, elle aussi, de deux filles charmantes, pourvues de dots presque aussi séduisantes que leurs charmes.

Aline de Brives avait vingt et un ans ; sa sœur Paule, qu'en famille on appelait Paulette, en avait bientôt vingt. C'étaient des compagnes toutes trouvées pour Marthe, et celle-ci les aimait d'autant plus que, sous des dehors frivoles, elle avait eu bien des fois l'occasion d'apprécier en ces amies les plus solides qualités du cœur et de l'esprit.

Par malheur, outre que les dames de Brives n'arrivaient jamais à Nice qu'au milieu de janvier pour en repartir à la fin d'avril, la baronne, veuve et très coquette, ne se préoccupant point assez du qu'en dira-t-on, avait trop souvent fourni aux mauvaises langues des prétextes à la calomnie.

Il y avait, dans le monde, d'ailleurs indulgent, des hivernants, d'austères personnes qui s'offusquaient volontiers des allures trop libres de la riche mondaine, de son faste, de ses toilettes, des fêtes qu'elle donnait et du « ton » qui y régnait.

Bien qu'on n'eût jamais pu articuler un seul grief contre la vertu de M^{me} de Brives, bien que ceux qui la connaissaient, de longue date et dans l'intimité, célébressent à l'envi le soin qu'elle prenait en personne de l'éducation de ses filles, la fidélité pieuse qu'elle avait gardée à la mémoire d'un époux mort quelque dix ans plus tôt, alors qu'elle était encore dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté, il se trouvait des gens pour chuchoter autour d'elle de ces propos sans précision, indices de la fausseté des sources, mais qui n'en servent que mieux la vilénie et la lâcheté des calomnieurs.

Mais, si épaisses, si lourdes, si peu fondées que fussent ces méchancetés anonymes, elles n'en empruntaient pas moins à la manière de vivre de la baronne un certain aspect de vraisemblance, elles n'en contribuaient pas moins à entretenir autour d'elle une atmosphère de méfiance qu'elle ne montrait aucun empressement à dissiper.

Cette réputation atteinte n'avait pas été sans susciter quelques scrupules dans l'esprit de Pierre d'Elven.

Ce n'était pas qu'il ajoutât la moindre foi aux propos désobligeants tenus sur le compte de sa cousine. Ses relations avec elle remontaient à leur commune enfance. Il l'aimait comme une sœur et avait appris à la respecter profondément. En outre, M^{me} de Brives était peut-être la seule personne qui lui eût adressé de sérieux reproches sur sa conduite à l'égard de sa femme, qui eût blâmé ouvertement les deux parties de leur séparation, et qui, néanmoins, par un privilège peut-être de cette franchise même, fût restée en excellents termes d'amitié avec chacune d'elles.

Non. Pierre d'Elven repoussait avec mépris toutes les allusions perfides à la prétendue légèreté

de sa cousine. Mais, devenu d'une extrême prudence, en raison de la fausseté de sa propre situation, il tremblait qu'un soupçon n'effleurât la blanche réputation de Marthe.

Il se disait, non sans justesse, que c'était déjà trop pour celle-ci d'avoir à taire la position incorrecte de ses parents, sans avoir à redouter de pires insinuations sur ses relations avec une tante elle-même objet de commentaires fâcheux.

Et cette réflexion pénible jetait un peu de froid dans ses visites à la baronne. Il ne laissait pas que de ressentir de l'embarras, et même de le trahir, lorsqu'il lui fallait répondre aux questions toutes droites d'Aline et de Paulette.

— J'espère, mon oncle, que, cette année, vous allez nous amener Marthe plus souvent que la précédente ? disait l'aînée.

— Oh ! oui, appuyait la cadette, et surtout sans vous faire prier. Ne dirait-on pas, à voir votre empressement, que Marthe va attraper la fièvre typhoïde chez nous ?

Il était difficile à M. d'Elven de répondre à d'aussi gracieuses insistances sans se donner les dehors d'un grossier personnage. L'attitude à garder était d'autant plus difficile que Marthe prenait un véritable plaisir dans la compagnie de ses cousines et que c'était le seul milieu féminin qu'elle pût fréquenter sans inconvénient.

Pierre d'Elven se trouvait donc partagé entre le désir d'être agréable à sa fille et celui, non moins naturel, de sauvegarder sa réputation. Hésitant, indécis, il laissait deviner son incertitude à l'œil clairvoyant de Marthe, et l'imagination trop prompte de celle-ci en concevait des soupçons qui ajoutaient à des soucis déjà trop justifiés.

A dix-neuf ans, on n'a, à proprement parler, aucune vue directe sur le mal et sur l'imperfection de la nature humaine. Et c'est vraiment une grande grâce que Dieu fait aux jeunes âmes de leur laisser les illusions consolantes dont se repaît leur optimisme. Malheur aux désabusés qui entrent dans la vie avec le sourire de l'ironie aux lèvres ! La perte de la croyance au bien est promptement suivie de celle de toute foi, et la déchéance est facile, sinon inévitable, pour toute énergie que ne soutient pas l'orgueil du mieux à réaliser, de l'effort couronné de succès.

Un moment vint, malheureusement, où Marthe finit par comprendre que son père ne tenait point à la fréquence de ses visites à ses cousines. Un jour que, timidement, elle le priait de la conduire chez M^{me} de Brives, Pierre d'Elven lui répondit :

— Ma chérie, ne crains-tu pas de devenir importune ? Il me semble que tu vas bien souvent chez tes cousines.

La jeune fille leva sur lui des yeux pleins d'étonnement :

— Souvent, dites-vous, père ? Mais il y a quinze jours qu'elles sont venues ici et je ne leur ai pas encore rendu leur visite.

— Rendu leur visite ? Voilà qui est bien cérémonieux. Crois-tu donc qu'Aline et Paule te tiennent un compte bien rigoureux de tes absences ? Si vous en êtes là...

— Mais non, père. C'est précisément parce que nous ne comptons pas entre nous que je trouve tout naturel d'y aller ainsi sans cérémonie, sans attendre une invitation.

— Pourquoi ne les invites-tu pas toi-même ? Je serais ravi qu'elles vinssent ici. Il me semble que tu vas chez elles beaucoup plus souvent qu'elles ne viennent chez nous.

La remarque était si peu fondée qu'elle provoqua un joli rire de Marthe.

— Oh ! père, comme on voit que vous ne tenez pas compte de mes obligations mondaines ! Voici trois fois que mes cousines viennent sans que je sois allée chez elles. Vraiment, ne pensez-vous pas que je suis un peu en retard ? Moi, j'estime qu'un plus long retard serait de ma part une véritable impolitesse.

M. d'Elven sentit sa maladresse. Il n'insista pas et se mit à la disposition de sa fille. Mais sa contrariété fut si manifeste que Marthe en éprouva une sorte de dépit, et se résolut à démêler les véritables causes de cette opposition paternelle.

Et quand le soupçon est éveillé, il fait bien du chemin en peu de temps.

II

Le soupçon qui venait de naître dans l'esprit de Marthe n'avait rien de désobligeant pour son père.

Il ne lui venait pas à l'esprit que M. d'Elven put incriminer son amitié pour ses cousines. En toute occasion, en effet, elle avait pu le voir plein d'attentions à leur égard et jamais il n'avait manqué de faire d'elles les plus grands éloges.

Ni Aline, ni Paulette ne pouvaient donc être tenues pour les objets de la répugnance que M. d'Elven laissait voir depuis quelque temps.

Il n'en était pas de même de M^{me} de Brives.

Marthe aimait tendrement cette parente de son père qu'elle appelait familièrement sa « tante ». Elle savait l'amitié profonde qui unissait la mère des deux jeunes filles à la sienne et, naguère, pendant les mois de vacances qu'elle passait auprès de celle-ci, elle avait constaté l'étroite intimité des deux femmes.

Quelle pouvait donc être la cause du refroidissement non encore apparent entre son père et la baronne de Brives ?

A force de se creuser la cervelle, la jeune fille finit par en inventer une qui lui parut assez vraisemblable pour mériter créance.

Elle se dit que la mère d'Aline et de Paule avait dû épouser la querelle de M^{me} d'Elven et prendre parti contre le mari. La franchise, parfois trop vive, de la baronne justifiait une telle hypothèse.

Il était arrivé à Marthe de surprendre, sans le vouloir, des fragments de conversation entre M. d'Elven et sa cousine. Elle avait remarqué que, de part et d'autre, le ton du dialogue s'élevait, que son père ne parvenait pas à dissimuler son irritation et que, de son côté, M^{me} de Brives prenait trop facilement une attitude agressive.

Elle pensa donc que cette opposition avait dû s'aigrir et que la baronne, jadis estimée et affectionnée par M. d'Elven, lui était devenue antipathique.

Une double pensée germa en son esprit à la suite de cette remarque,

Elle se dit qu'il y avait lieu de tenir compte à son père de ses légitimes protestations contre des reproches sans doute injustes, ensuite qu'elle pourrait peut-être plus facilement s'enquérir auprès de M^{me} de Brives des causes de la rupture qui avait séparé M. et M^{me} d'Elven.

Cette idée lui sourit tout de suite. Elle la trouvait infiniment plus pratique qu'un recours aux intéressés, qu'une question dangereuse à adresser à l'un ou à l'autre de ses parents.

Et, tout aussitôt, elle élaborait son plan, résolue à interroger « sa tante » afin d'avoir par elle la connaissance du douloureux secret.

Alors, elle s'attacha si bien à ce projet qu'elle y rêva jour et nuit, qu'elle prépara, avec une diplomatie ingénue, et, néanmoins, pleine d'habileté, le plan d'une série de manœuvres destinées à arracher à M^{me} de Brives une vérité que celle-ci, bien certainement, ne livrerait pas à la première interrogation.

A partir de ce moment, la douce Marthe perdit un peu de sa candeur première. L'expérience toute neuve de la vie venait de lui enseigner la première dissimulation, ce qui n'était point encore la première hypocrisie. Elle comprenait que la loyauté et la franchise ne sont pas toujours incompatibles, et que la ruse peut être, en quelques cas, un moyen permis d'approcher de la vérité.

Elle se montra donc plus câline envers son père, d'autant plus naïve dans les démonstrations de tendresse qu'elle éprouvait plus grand le besoin de n'être pas gênée par lui dans ses démarches auprès de M^{me} de Brives.

Elle s'y prit avec une adresse consommée.

Un jour que M. d'Elven laissait voir de rechef un peu de mauvaise humeur à l'exposition d'une partie projetée avec les demoiselles de Brives, Marthe, très enjouée, très rieuse, l'apostropha gaîment :

— Décidément, papa, vous avez une dent contre votre cousine ?...

— Une dent, moi ? répliqua Pierre qui ne s'attendait guère à cette insinuation.

Marthe avait employé à dessein le mot « papa » qui était chez elle le signe d'une plus touchante confiance. Et ce mot avait toujours le pouvoir de remuer le cœur du père en ses fibres les plus profondes.

— Mais oui, une dent. Car, enfin, expliquez-moi pourquoi vous paraissez toujours si contrarié quand je parle d'aller chez elle ?

— Contrarié ? reprit M. d'Elven, littéralement pris au dépourvu. Contrarié ? Voilà une idée saugrenue ! Et pourquoi serais-je contrarié, je te le demande un peu ?

— Ah ! ça, je ne puis le savoir. Ce que je constate, par exemple, c'est que vous ne souriez guère à l'idée de me voir aller chez M^{me} de Brives. Au moins devriez-vous m'en faire connaître la raison, afin que je pusse me soumettre sans regret à votre décision. Car, vraiment, Aline et Paulette sont si gentilles que je ne m'explique pas votre réserve à leur endroit.

— Mais je n'ai aucune réserve, ma chérie. Je trouve, comme toi, qu'Aline et Paule sont de charmantes filles.

— Alors, c'est donc à leur mère que vous en avez ? Vous a-t-elle désobligé ? Je reconnais qu'elle est parfois un peu vive avec les gens qu'elle aime, mais cela me semble être précisément un signe de sa sincérité. On n'est franc qu'avec les personnes qu'on estime.

— Certainement, certainement, tu as raison, petite, et je t'assure que je n'ai aucune espèce de raison d'en vouloir...

— En ce cas, d'où vient votre contrariété ?

M. d'Elven n'avait, en effet, aucune raison sérieuse à invoquer.

— Ma contrariété ? Où prends-tu ça, petite fille ? Tiens, tranchons là, veux-tu, et qu'il ne soit plus question de cela entre nous. Puisque ça te fait tant de plaisir d'aller chez tes cousines, eh bien ! il sera entendu, une fois pour toutes, que tu iras passer la journée avec elles tous les quinze jours et qu'elles viendront chez nous toutes les semaines intermédiaires.

Les traits de Marthe s'épanouirent sous une flamme de joie intime. Elle se jeta au cou de son père.

— Oh ! papa, cher papa, comme vous êtes gentil ! Que vous êtes bon !

— Ah ! fit gaiement Pierre d'Elven, ça te fait donc tant de plaisir que ça d'aller chez les Brives ? Parbleu ! Voilà une satisfaction qu'il est facile de t'accorder, ma chérie, et je ne te ferai jamais pleurer à ce sujet.

Il se rendait. Il reconnaissait qu'à moins d'une explication pleine de réticences blessantes à l'encontre de M^{me} de Brives, il lui fallait bien condescendre à l'innocent désir de sa fille.

Marthe avait donc partie gagnée. Elle allait

pouvoir se rendre chez sa « tante » sans prendre toutes sortes de précautions, sans chercher des prétextes ou des excuses à ses sorties.

Et, vraiment, ce serait une bien grande malchance si elle n'arrivait pas à s'entretenir avec M^{me} de Brives à l'écart de ses filles, à la questionner sur le grave sujet qui lui torturait l'esprit et le cœur.

L'occasion, d'ailleurs, ne se fit pas trop longtemps attendre.

Le lendemain du jour où elle avait emporté par surprise le consentement sans restriction de son père, Marthe reçut une lettre de Paule de Brives l'avisant que, le jeudi suivant, qui était celui où elles devaient recevoir leur cousine, une visite de politesse les retiendrait sans doute hors de chez elles jusque vers midi. « Donc, concluait l'espiègle, si tu ne te soucies pas de nous attendre de dix heures à midi, n'arrive qu'à l'heure du déjeuner. Sinon, tu auras à tenir compagnie à maman qui est assez fatiguée en ce moment et ne sort pas depuis notre dernière entrevue. »

C'était là précisément ce que souhaitait Marthe. Elle ne pouvait être mieux servie. Elle s'en réjouit grandement.

Le jour venu, elle se fit conduire par sa femme de chambre Julie jusqu'au petit hôtel de M^{me} de Brives situé sur le quai Saint-Jean-Baptiste.

Elle trouva la baronne étendue sur une chaise longue, ainsi que le lui avait annoncé Paulette.

La « tante » reçut sa nièce avec le plus affectueux sourire.

— Il paraît, ma petite Marthe, que tu n'as pas eu peur de venir passer ta matinée en compagnie d'une valétudinaire ?

— Vous le voyez bien, répliqua la jeune fille en tendant son front rose et frais au baiser de la mondaine. Je ne crois pas, quelque affection que j'aie pour elles, que je regrette l'absence d'Aline et de Paule ce matin.

— C'est un grand honneur pour moi, s'écria en riant la belle veuve. Je vais donc m'appliquer à te faire passer le plus agréablement possible les heures que tu veux bien me consacrer.

Et, se tournant vers la camériste, elle commanda d'apporter des gâteaux, des bonbons et ces menues friandises dont les estomacs féminins s'accoutument si bien, à la grande stupeur des gens qui se contentent de leurs trois repas par jour.

PIERRE MAEL.

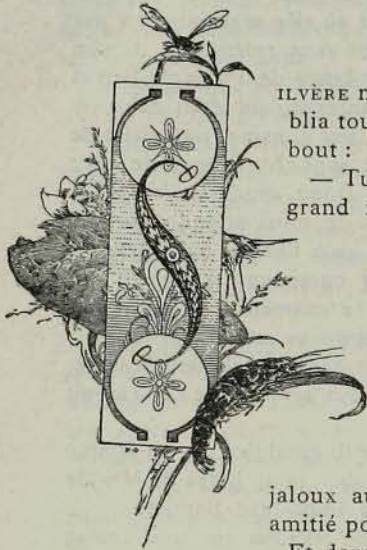
(La suite au prochain numéro.)





COUSIN-COUSINE

SUITE ET FIN



SILVÈRE ne disait rien; elle s'oublia tout à fait, et, poussée à bout :

— Tu as donc peur que le grand ne revienne, dis? Est-ce ça qui te fait conseiller d'envoyer de l'argent pour empêcher son retour? Tu aimes mieux le voir loin qu'ici. Tu es jaloux, peut-être bien, jaloux de l'amitié des vieux pour ton frère, jaloux aussi peut-être de mon amitié pour lui?...

Et, devant la pâleur effrayante, inattendue de ce grand garçon, elle s'arrêta court, effrayée de son insinuation si mauvaise, si cruelle; elle fut atterrée du mal qu'elle avait fait. Sans y penser vraiment, mais prise dans sa souffrance du besoin de faire souffrir à son tour, elle avait glissé cette injure dans ses paroles trop vives. Et il l'avait comprise, trop bien comprise.

Il ferma un instant les yeux pour voiler la douleur du coup qui le touchait en plein cœur et, non sans effort, il reprit de sa voix coutumière, mais dans une oppression de trouble qui soulevait plus vivement sa poitrine large :

— Je ne suis pas jaloux, Nisette, et je te le prouverai. Si tu avais tant envie de voir Flavien, il fallait le dire plus tôt : Je serais allé le chercher !

Elle resta saisie, puis repentante :

— Non, non, Silvère, ce n'est pas ce que je voulais dire...

Et s'attachant malgré elle à cette idée qui serait peut-être la fin de toutes les perplexités où elle se débattait :

— D'ailleurs, pourrais-tu le ramener ?

— Pour sûr. Si tu le désires, tu n'as qu'à me le demander et je le ramènerai.

— Comment feras-tu ?

— Ça me regarde. Dis d'abord : veux-tu le voir, oui ou non ?

Et devant sa mine résolue, elle devenait indécise, à présent, saisie d'une crainte vague d'être

reprise à cette tendresse sans confiance qui l'avait fait souffrir et dont elle avait mis de si longs et de si sombres jours à se guérir !

Silvère n'hésitait plus : le silence lui parut explicite. Après le souper, il prit la parole et fit part de ses projets à ses parents : Il irait à Caen s'informer de l'emploi et des cautionnements et, si c'était trop risqué, il ramènerait l'ainé.

Ils furent enchantés. Et dire que personne n'y aurait pensé sans ce Silvère du bon Dieu ! Ils le remerciaient. Mais dans les effusions de son père et de sa mère, en face de la mine plus rose et plus éveillée de Nisette, le cadet garda sa pâleur de tout le jour.

VII

En gare de Cherbourg, à peine descendu de la carriole, le cadet des Mathieu se sentit un peu dépaysé. Il n'en finissait plus, devant le guichet, de trouver sa bourse, puis de ramasser son billet et sa monnaie. Par surcroît, au premier pas sur le quai, il se trouva nez à nez avec Flamard. Il fallut lui serrer la main, essuyer ses protestations d'amitié, finalement monter dans le même compartiment que lui. Silvère avait beau demeurer froid, les lèvres closes dans sa barbe blonde, l'autre lui tapait sur les genoux, lui parlait de près, l'assourdissait de son bavardage.

— Il ne venait donc jamais à Cherbourg, lui le cadet ? A son âge, beau garçon comme lui, on avait pourtant besoin de se changer les idées, de se dégourdir. Non, ça ne le tentait pas ? Pas le même caractère que l'autre, alors, pas les mêmes goûts que l'ainé ! Un bon type tout de même, ce Flavien, un amuseur, un rigolo, qu'on aurait aimé garder à Cherbourg malgré tout... car enfin, d'une façon ou d'une autre, par sommations amicales ou sommations d'huissier, du moment que l'argent rentre dans la caisse, les jeunes gens très gais ne sont pas à dédaigner. C'est encore eux qui font le mieux aller le commerce. Oui, oui, un bon garçon avec lequel on ne bâillait pas, ce Flavien... ami de tout le monde, qui dès qu'il se sentait un louis dans le gousset, régalaient les gens sans distinguer... et très aimable avec les dames, surtout avec la fille du directeur du Grand-

Théâtre, actrice elle-même. Le bruit courait qu'il l'avait demandée en mariage, qu'il voulait l'épouser avec ou sans le consentement du papa Mathieu. Après tout, ce n'était peut-être qu'un raconter de mauvaises langues. On était si méchant !

Silvère ne daigna pas répondre. Quoique ces propos le rendissent plus sombre et plus chagrin, il les écoutait, attentif, pensant : « Si Denise savait ça ? »

Flatté de l'intéresser, Flamard donnait quelques détails :

— Ça serait un joli mariage pour la jeune fille, car on savait qu'il y avait de l'argent à la maison d'Urville. Pour Flavien, par exemple, ce ne serait pas une fameuse affaire, la personne étant capricieuse, fantasque et dépensière. Cependant il ne se rebute pas, il espère lui plaire et peut-être lui plait-il...

Quoiqu'il sut tout cela, ou à peu près tout cela, le cadet écoutait toujours très grave, très recueilli, concevant mieux les difficultés inextricables de sa tâche. Il fallait pourtant par persuasion ou autrement ramener le grand. Ne l'avait-il pas promis à sa cousine ? Il hasarda :

— Flavien doit chercher une place ?

L'autre s'esclafa :

— Une place ! Ah ! la bonne blague. Votre frère a quitté Cherbourg tout simplement pour suivre la petite actrice à Caen où elle avait un engagement de trente représentations.

Le train s'arrêta et Flamard descendit. Dans son clignement d'œil le plus engageant, obstiné, le gargonier répéta son invite :

— Quand vous vous ennuierez à la maison d'Urville ou lorsque vous aurez deux ou trois jours à perdre, faudra venir me voir. On passera un bon moment et je vous ferai connaître les distractions de la ville.

Seul, le cadet s'absorba. Dans l'obsession de ce qu'il venait d'entendre, le trajet lui parut court.

Avant d'avoir pu se tracer un plan de conduite, il se trouva à Caen, à l'adresse indiquée dans la lettre de Flavien. De cette maison, on le mena, par un couloir étroit, dans un café attendant au logis et, dès le seuil, le regard du cadet tomba sur l'ainé, un aîné maigre, fatigué, la barbe longue et le linge effiloché, affalé sur la table de marbre de l'estaminet :

— Pas possible ! C'est toi, Silvère ?

— C'est moi.

— Pas de mauvaises nouvelles de là-bas, au moins ?

— Non.

— Est-ce que tu en as assez aussi, toi, de la vieille bicoque ? Je parie que l'embêtement t'a pris et que tu viens tâter un peu d'une autre vie !

— Ce n'est pas tout ça, dit Silvère, il y a simplement qu'on s'ennuie de toi, à la maison d'Urville... Les vieux d'abord... et puis la cousinette.

C'est une pitié ce qu'elle se fait d'inquiétude. Quand j'ai vu ça, je suis parti... et j'ai promis de te ramener à la ferme. Faut que tu viennes, mon grand.

— Bon ! bon ! Je reviendrai. Nous reparlerons de ça dans quelques mois, dit Flavien en riant, et frappant sur la table : Tu vas bien prendre quelque chose ?

— Tout même, mais sans flâner, car le train n'attend pas et je repars dans une heure.

— Tu repars dans une heure ! Quelle farce !

— Il n'y a pas de farce, je repars... et tu repars avec moi !

— Oh ! moi, ça impossible !...

Il alléguait des prétextes très longs, très compliqués. Silvère secouait la tête, non convaincu. Alors l'ainé parla un peu plus franchement :

— Tu es bon cadet, tu n'as jamais trahi ton aîné, n'est-ce pas ? Puis, ma foi, on peut s'avouer ça entre garçons...

Et sans oser faire allusion à ses intentions de mariage, il confessa une partie de la vérité : il avait le cœur pris. Le directeur du théâtre était à la fin de ses représentations. Sa fille devait s'éloigner prochainement et Flavien voulait...

Certes son projet était de retourner à Urville, de revoir la famille... mais pas maintenant, plus tard, oui, bien plus tard.

— Et l'emploi dont tu parlais... ce cautionnement, alors, c'était donc de la frime ?

Sous le regard droit du cadet, l'ainé se sentait gêné en dépit de son aplomb.

Il répondit évasivement :

— Oui, j'ai demandé de l'argent au père... j'en ai réellement besoin.

— Viens le chercher, cet argent.

— Je te l'ai dit, c'est impossible. N'insiste pas.

— C'est ton dernier mot.

— Oui, le dernier.

Silvère eut l'idée de lui parler de Denise. Il n'osa pas. Il craignit de trahir ses propres sentiments ou de ne pas parler de la cousinette ainsi qu'elle l'eût voulu. Puis il sentait qu'au moindre mot de travers que Flavien dirait sur elle, il perdrait tout le sang-froid dont il avait besoin dans sa mission.

Tandis que le grand continuait de dégoiser, le cadet, avec son regard doux qui ne semblait penser à rien, échafaudait lentement mais sûrement tout un plan simple et hardi. Aux explications de plus en plus embrouillées de son frère, il n'objectait rien tout haut, mais ressassait tout bas : « J'ai promis de te ramener... toi, mon grand, y a pas... faut que je te ramène ! »

Et quand l'ainé fut fatigué de détailler ses raisons, il se leva.

— Je t'accompagne jusqu'au train, dit Flavien.

Silvère comptait là-dessus. Arrivé à la gare, le cadet alla seul au guichet, prit deux secondes pour l'express de Cherbourg, pensant qu'en cette

classe-là il y aurait moins de monde. Puis il cacha un des deux tickets sous sa blouse bleue et rejoignit son frère :

— Nous avons encore le temps, proposa-t-il. Monte un instant avec moi dans le wagon, nous pourrions causer un peu... j'ai encore une chose à te confier de la part de la mère.

Flairant de l'argent, connaissant ces façons normandes de garder l'important pour la fin, Flavien ne s'en étonna pas et lui dit d'un ton de meilleur humeur :

— C'est ça. Je vais prendre un laissez-passer et je te rejoins.

Cela fait, l'aîné vint s'asseoir en face de Silvère au fond d'un compartiment où ils étaient seuls. Le cadet bavardait, mais ne donnait pas d'argent. Alors, agacé, entendant fermer les portières, Flavien lui dit :

— On va partir... si tu as de l'argent à me donner de la part de la mère, donne vite... et bon voyage !

— L'argent ! fit Silvère avec un ricanement qui stupéfia Flavien ; tu l'auras là-bas, l'argent !

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Et Silvère debout, ses deux mains robustes appuyées aux épaules de Flavien, le collant de toute sa force à la paroi du wagon, lui souffla à la face, d'une seule bordée, l'explosion de ses longs mois de rage étouffée :

— Ça signifie que tu pars avec moi ! Et aussi vrai que je m'appelle Silvère, n'essaie pas de résister !

Il était si blême, si résolu, si terrible, le cadet aux yeux bleus, qu'ahuri, étouffant, furieux et cependant dompté, l'aîné ne broncha pas. D'ailleurs le train ébranlé eut bientôt toute sa vitesse et Silvère desserrant son étreinte, redevenu plus calme, laissa le grand respirer :

— Maintenant, saute sur la voie, casse-toi le cou, si tu veux.

Suffoquant, Flavien eut l'idée de prendre sa revanche, mais il croyait sentir encore sur ses épaules les deux mains larges et puissantes de son frère. Il s'enfonça dans son coin, rancunier, boudeur, rongant son frein.

Silvère s'était rassisi, apaisé par cette dépense de force, rassuré sur les résolutions de son frère qu'il savait sans un sou vaillant et par suite dans l'obligation de le suivre. Le cadet gardait le billet pour plus de sûreté. Et, déjà là-bas par la pensée, il se disait que Denise serait contente et que si les vieux pleuraient le lendemain, ça ne serait toujours pas de chagrin.

VIII

Après une bouderie muette de quelques heures, l'insouciance foncière de Flavien avait presque repris le dessus. Il ne fit pas une entrée trop pi-

teuse à la maison d'Urville. Cependant aux poignées de mains du vieux, aux baisers de la vieille, aux questions de Nisette, il répondait évasivement, avec un regard inquiet du côté de Silvère. Mais interrogé à son tour, celui-ci fut laconique, ne fit aucune allusion à la violence employée.

— Je vous avais dit que je vous le ramènerais. Je ne m'engage pas souvent, mais quand j'ai dit : « Ça sera », faut que ça soit.

Il formulait cela comme il le pensait, sans aucune jactance. Aussi ce n'était pas lui que les vieux remerciaient, c'était le grand. Faisant contre fortune bon cœur, voyant que le cadet n'abusait pas de sa victoire et lui laissait le beau rôle, Flavien se laissait choyer et caresser. On le traîna devant la table où attendait le souper. Là, à la lueur des deux chandelles branlantes, Mathieu s'exclamait :

— Il a changé, le grand !

Et la vieille, attendrie, joignait douloureusement les mains :

— Ah ! le pauvre, il aura eu de la misère, bien sûr !

Denise ne disait rien, examinant longuement son promis, moins alarmée de sa maigreur et de la fatigue de ses traits que de l'expression gouailleuse et flétrie de sa face. Puis sa tenue négligée, sa cravate trop voyante et lâche, son linge effiloché, la dégrisaient lentement. Elle se taisait, ne trouvant rien à dire, gênée comme en face d'un étranger. Pourtant la perte de cette dernière illusion ne la troublait pas autant qu'elle l'aurait cru. Elle était surprise avant tout. Avec quels yeux l'avait-elle donc vu jadis ?

Et le soir, au moment de rentrer dans sa chambre, elle eut un élan vers Silvère, lui souffla à voix basse :

— Je me souviendrai de ce que tu as fait pour moi, je m'en souviendrai toute ma vie, cousin !

Le cadet souriait tristement. Et quand il pensait à l'injure qu'elle lui avait lancée dans sa colère, il avait peur : car c'était vrai, il le sentait à présent : il était jaloux !

Flavien ne dormit pas mieux que son frère, hanté par le souvenir de la jolie actrice, la voyant, dans ses somnolences intermittentes, fuir à tire-d'ailes avec son père le directeur pour une destination inconnue. Dans ses réveils brusques, il envoyait sa famille à tous les diables, le cadet surtout. A l'aube, il eut des démangeaisons de fuite. Mais arriverait-il à temps ? Puis on n'allait pas bien loin sans argent. Avant de reprendre sa volée, il fallait obtenir la somme ronde du papa ; mais le vieux allait être dur à la détente à présent, blasé sur ses parlottes, peu disposé à le laisser repartir maintenant qu'on le tenait et qu'on savait qu'il ne revenait pas tout seul. Il fallait montrer patte de velours. Et faire oublier sa fugue, cela demanderait des jours et puis des jours. Un mauvais tour, en somme, que lui avait

joué Silvère de le ramener ! Il y avait donc une volonté de fer sous cette face de douceur ?

La pensée de sa promesse lui vint après toutes les autres et il fit la grimace. Ce n'était pas qu'il la trouvât laide, non certes ! Mais il ne se sentait ni préparé, ni mûr pour le mariage ; il se sentait l'humeur encore trop jeune, trop vive, trop changeante. Il avait soif d'aventures, d'imprévu. Dans deux ou trois ans, peut-être, il ne dirait pas non. Mais pas tout de suite... Eh ! non, pas tout de suite. La vie lui réservait, avant d'en arriver à ce dénouement sérieux, des surprises agréables. Il les voulait goûter en toute liberté.

Cependant les jours qui suivirent, plus que jamais dégoûté de la terre et des bêtes, il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'occuper de Nisette. Rasé de frais, tout requinqué, fleurant la pommade à l'héliotrope et le savon au musc, il s'asseyait à côté d'elle à table, déployait toutes ses galanteries de commis voyageur, effronté et taquin en même temps.

A ces heures-là, Silvère se rappelait toujours qu'il avait oublié sa gourde aux herbages ou son couteau dans le jardin. Et il sortait, respirant mieux dehors.

La petite, elle, s'agaçait des libertés de Flavien, devenait moins familière, moins aimable chaque jour. Maintenant qu'il soignait mieux sa mise, elle le trouvait encore assez joli garçon, quoiqu'un peu fané ; mais, plus experte à observer que jadis, elle le jugeait vulgaire, avec des façons de mauvais goût, des habitudes de paresse et de veulerie ; elle se sentait glacée par une indéfinissable déplaisance qui s'exhalait de lui. Elle devinait la redite de ses plaisanteries grossières, s'agaçait de ses fatuités d'enjôleur d'estaminet et de la banalité équivoque de ses moindres politesses. Rien de ce qu'il disait n'éveillait sa pensée. Elle lui parlait très peu et se reculait de lui doucement, d'instinct, toute déprise, avec une tristesse de regard qui cherchait l'autre...

La Saint-Clair approchait.

IX

En jupe bleue, un chapeau de paille sur la tête, un œillet au corsage, Denise se rendait à la Saint-Clair entre ses deux cousins, Flavien en complet gris, Silvère en blouse.

Un ramas de baraques, cette fête, des tentes accotées en plein champ ; d'un côté, sur la route, un grouillis roulant, un clinquant de roues pareilles, dans la poussière ensoleillée, à des miroirs d'alouettes ; de l'autre, rien que la mer, la mer immense et plane, mais vorace sous sa masse dormeuse de lapis, mangeant la terre herbue avec ses mille dents de vagues, rongant jusqu'au roc nu dans sa faim d'inassouvie.

A l'entrée du pré, les rosses maigres des loueurs,

le corps cerclé de côtes saillantes, paissaient l'herbe roussie entre les pouliches des fermiers, grasses et ventruées, celles-ci gonflées d'herbes, les naseaux ouverts à la brise et hennissant aux lames. Puis les chars-à-bancs, les tapissières, les fiacres, les carrioles, gisaient pêle-mêle, brancards à terre, dans des poses fourbues.

Quelques pas de plus et c'était le gros de la fête ; une fourmillière de gens ; une cohue brailarde ; un coudolement de blouses, de vestons, de capotes, de vareuses ; une ondulation de bérêts, de chapeaux, de bonnets et de képis ; un bourdonnement d'appels, déchirés de coups de grosse caisse et de pétards, de bêlements, de beuglements, de boniments, que soutenaient des orgues de barbaries, où mouraient des vibrations de cymbales. Craintifs, serrés l'un contre l'autre, Denise et Silvère, allaient et venaient dans l'écoeuvrant remous, poussés puis refoulés des chevaux de bois aux balançoires, des concerts tunisiens et des femmes torpilles aux lutteurs, aux parades de cirque, puis aux métempsycoses ; à gauche, les poupées de cire les attirèrent, puis le travail des forçats, attendant aux voyages de M. Loubet, les jeux de boules, les macarons, le massacre et, au milieu, autour, partout, des tentes avec des faisceaux de drapeaux piqués dans des arbustes transplantés et les feuilles déjà basses, des tonneaux éventrés sous leur enveloppe de fougères, des hommes sur les bancs et, sur les tables, des bols de cidre, des quartiers de viande saignante, des carapaces de crabes et de homards sous une buée de pommes de terre frites cinglées de poignées de sel gris.

Dans toute cette cohue, Nisette s'était rapprochée de Silvère, et, plus timidement blottie dans les plis flottants de sa blouse, elle cherchait à sortir de la foule. Silvère ne résistait pas. Grisé de flonflons, le grand serrait la main des camarades, heureux de se trouver dans ce monde et dans ce bruit, secoué d'une envie folle de s'amuser franchement et librement.

Le fait est qu'ils n'étaient pas divertissants, Silvère et Denise. Les regards en dedans, taciturnes, ils se laissaient porter par la foule, sans curiosités ni désirs de rien, avec, — dans la bagarre hurlante, — la seule nostalgie montante des solitudes à deux ; ils allaient côte à côte, fermés aux joies bruyantes d'alentour, déjà recueillis dans l'enchantement d'une espérance éclosée.

Aussi quand ils s'arrêtèrent, parlant départ, Flavien ne les désapprouva pas. Lui restait, par exemple. La mère lui avait glissé une pistole dans le gousset et la fièvre de la dépense lui brûlait le bout des doigts. Quand il les vit filer sur la route, il fit demi-tour, s'enfonçant dans les groupes, cherchant, aux lueurs des quinquets qu'on allumait déjà, les silhouettes amies, les copains qui se sentaient comme lui une fringale de bombance.

Au coude de la montée de Querqueville, déjà

loin, Nisette jeta un regard en arrière, et parut avoir un regret de quitter la fête. Une envie la prit d'y retourner, soit caprice, soit soupçon.

De haut, dans la brume venue, c'était joliment semé d'étoiles multicolores sur le velours sombre des pelouses, ce papillottage de feux roses, verts, jaunes, sur le fond noir d'une multitude grouillante, joliment aussi cet embrasement des broches en plein vent, miré dans la moire changeante de la mer.

— Retournons, cousinet, c'est vraiment trop niais pour deux *jeunesses* comme nous de nous en aller si tôt. Les vieux eux-mêmes nous plaisaient.

Et, pour apaiser et détourner son regret, Silvère proposait :

— A quoi bon retourner ? Les fêtes, ça n'est joliment que de loin. Nous rentrerons par le plus long, cousine : nous retournerons, si tu le veux, par les coudrettes de Nacqueville et nous verrons l'étang bleu du château où glissent les beaux cygnes blancs...

Elle résistait et, maintenant, il voyait bien qu'elle mentait : la fête ne l'attirait pas. Elle avait une autre idée, peut-être voulait-elle savoir ce que faisait le grand. C'était cette idée-là dont il avait peur, qui lui faisait insister pour continuer.

— Je te ferai passer par les cavées ombreuses, Nisette, où le ru glougloute dans la mousse, où chantent les rossignols...

Une fusée siffla, puis éclata, lançant au ciel un jaillissement de pièces d'or, mais de pièces légères, retombant avec une molle lenteur de plumes et aussitôt prises, mangées par le noir de la nuit.

Et ce fut le prétexte de Denise : elle désirait voir le feu d'artifice.

Ils redescendirent, lui, retardant, tourmenté, pressentant vaguement un malheur ; elle, hâtive, avec sa mine préoccupée et soucieuse de l'autre fois, sur le quai de Cherbourg...

Et le malheur vint au-devant d'eux. Ils n'avaient pas fait vingt pas dans la fête, qu'ils aperçurent, venant à eux, Flavien, Flavien en joyeuse compagnie, chantant, gesticulant et gris à ne pas les reconnaître.

Nisette resta roide, arrêtant le cadet d'un geste brusque. Puis toujours immobile, elle attendit qu'il fut passé, le suivant d'un regard clair jusqu'à ce que le couple se perdit dans la marée montante des arrivants. Et cela avait été si court, si brutal, que Silvère doutait encore de sa vision. Alors la cousinette glissa sa main fluette sous le bras du jeune homme et elle l'entraîna.

— Je voulais être sûre, fit-elle.

Ils ne parlèrent plus, ils gravirent la côte sans souffler, les paupières basses. Une fois en haut, sans se retourner, sourde aux rumeurs et aux pétards, Nisette dit :

— Maintenant, mon Silvère, prenons le chemin que tu voudras.

Et ils s'enfoncèrent dans le sentier creux tout de suite.

X

Et tout de suite, dans le silence et la fraîcheur nocturne, ils se ressaisirent. Ils avaient marché si vite qu'au bout de la sente, loin de toute route passagère, ils s'assirent sur l'herbe pour reprendre haleine. Devant eux, c'étaient un fond vapoureux de vallée, où, sur l'étang, miroir d'azur sombre au milieu des pelouses vertes, les cygnes de neige dormaient sur l'eau dormante. Au delà, les bois escaladaient le coteau. Au-dessus de la cime des arbres pointait le clocher de l'église de Nacqueville, comme un doigt gris et fin qui leur montrait le ciel. Et derrière eux, tout près, s'ouvrait l'orée mystérieuse d'un autre bois aux frondaisons mouvantes, pleines de fugaces frissons d'argent.

Refoulant son émotion, Silvère dit doucement :

— Pourquoi ne m'as-tu pas écouté, Nisette, pourquoi es-tu retournée ?

Et elle :

— Oui, c'est ma faute... c'est moi qui t'ai forcé à revenir sur nos pas. Je ne t'accuse pas, cousin, et je ne me repens pas. Je voulais savoir, je sais. Ce que je viens de voir m'a appris d'un seul coup ce que tu me cachais depuis tant de mois !

— Ah ! si j'avais su...

— Ne regrette rien ! Quand même tu n'aurais pas voulu, je serais redescendue toute seule. Je m'attendais bien à quelque chose comme ça. Flavien ne m'aime pas, voilà tout. Je m'en doutais. J'en suis sûre à présent !

— Ça n'a servi qu'à te faire de la peine, ma gentille.

— De la peine ! exclama-t-elle. Mais regarde-moi donc ! Est-ce que j'ai pleuré seulement ? Ah ! vois-tu, il repasserait maintenant devant moi, comme nous l'avons aperçu tout à l'heure, que ça ne me ferait plus rien, plus rien du tout.

— Oh ! Nisette... que dis-tu là ?

— Je dis la vérité. Il nous en a trop fait. Mon affection s'en est allée petit à petit. Je ne sens plus rien pour lui dans mon cœur... je ne l'aime plus...

— Cousinette !

— Non, non. Je ne l'aime plus, il n'est plus mon promis. C'est fini, fini, fini !

Silvère la regardait. Elle n'était plus pâle et lui souriait. Elle lui sembla toute paisible et toute reposée. Sa bouche était mi-close et fraîche comme l'églatine. Puis le cadet pensa aux vieux, à leur surprise chagrine... et, malgré tout cela, il ne pouvait s'empêcher d'être heureux. Il gardait le silence et cependant, poussées par les battements de son cœur, des choses lui montaient dans la voix, des choses qu'il n'articulait pas, mais qui lui remuaient les lèvres et qu'emportait la brise.

Alors il se leva pour partir, ayant peur de parler et jugeant l'heure mal choisie pour une confidence

après cette scène pénible... Et tout à coup, il n'osa plus bouger : près d'eux, dans l'ombre du sous bois, un bruit d'ailes palpita, puis s'éteignit. Invisibles — si près pourtant que la branche remuée effleurait le cou de Nisette — le rossignol chanta :

Tiou, tiouou, tiouou, tiouou,
Spe tiou tokoua,
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio.....

Et ils l'écoutaient tous les deux, immobiles et charmés, respirant doucement de peur que leur souffle ne troublât le mignon chanteur. Il semblait à Silvère que ces vocalises ailées, ces perles sonores égrenées dans la lumière d'argent et les tièdes parfums du soir étaient toutes les paroles aimantes qu'il eût dites et qui se perdaient depuis tant de jours, hélas ! dans l'impuissance et l'inanité de ses rêves. Et à Denise aussi, il semblait que c'était Silvère qui parlait.

Une feuille tombée, un frisson d'ailes... Adieu le rossignol !

Mais ni l'un ni l'autre n'avait bougé, car le mignon chanteur venait d'éveiller des échos dans leur cœur.

Oublieux de toutes peines comme si la vision brutale de Flavien se fut dissipée dans l'envolée du rossignol, ils regardèrent enfin autour d'eux comme on regarde dans un songe : c'était le vallon de Nacqueville. En bas, au-dessous de l'étang, le ru des Castolets glougloutait dans la mousse, entre les deux coteaux de bruyères et d'ajoncs et, pareil à une vipère d'argent, il glissait clinquant, frétilant et sautillant parfois par-dessus les rocaillies. Au loin, entre les deux cimes molles et vaporeuses des collines dévalées, une échappée de mer dormait, lactée sous les pâleurs lunaires.

— Asseois-toi près de moi, mon Silvère, j'ai une chose à te dire.

Cependant, ils n'osèrent parler ni l'un ni l'autre. Ils regardèrent ensemble au-dessus d'eux le croissant de la lune qui filait doucement dans la poussière des étoiles blondes. Sur les haies, dans les foins, sous les ramées, les brises avaient laissé leur acreté saline pour s'imprégner des senteurs du bocage ; le vent, devenu zéphyr, expirait là, au creux de ce val frais, dans le soupir profond d'un infini qui meurt...

Et tout à coup, dans ce silence d'attente et de contemplation, la cloche de l'église sonna l'angelus dans la nuit, lentement, solennellement, d'un chant lointain et quelque peu voilé, mais plein de douceur et de consolation. Deniset et Silvère s'agenouillèrent sur la mousse, se signèrent dans un recueillement de ferveur et, quand les

dernières vibrations s'éteignirent dans l'espace, ils sentirent les battements de leurs cœurs apaisés. Comme si la voix de la cloche amie avait sanctifié leur espoir et béni leurs promesses, Silvère, le premier cette fois, osa dire enfin la chose tant désirée, tant espérée :

— Je t'aime, o Nisette, je t'aime depuis le premier jour où je t'ai vue, en petit tablier noir de pension, avec le ruban bleu de l'assiduité en sautoir... te souviens-tu ? Oh ! je me rappelle si bien, moi ! Et depuis, sans qu'il y parut, ma jolie, je n'étais jamais heureux que quand tu te trouvais près de moi, heureux quand nous allions couper le jonc dans la lande, étaler les algues sur la mielle, ou que nous revenions le soir dans les chemins creux. Et la besogne la plus dure devenait de la joie rien qu'à la faire ensemble. Mais combien malheureux aussi j'étais quand tu pleurais. Et lorsque tu m'as envoyé, si durement, si cruellement même, te chercher le grand, là-bas, à Caen. Je me suis senti ce jour-là d'une tristesse à mourir. Mais tout cela est passé, tout cela sera bien vite oublié, ma Denise mignonne, si tu dis seulement le mot que j'attends de toute mon âme. Dis-le, ma jolie, dis-le vite...

— C'est toi que j'aime, Silvère, dit Nisette à voix plus basse encore. C'est toi le promis de mon cœur. Ah ! cousinnet chéri, pardonne-moi la peine que je t'ai causée !

Et dans le calme embaumé du ciel et de la terre, dans la nuit radieuse, ils échangèrent le serment des fiançailles. Le rossignol, plus loin, très loin maintenant, tout au fond de la vallée, se reprenait à chanter dans les frissons des feuilles argentées de lune :

Tio tio tio
Tio kououtio...

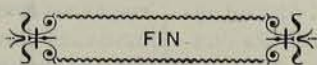
XI

Gervaise et Mathieu furent surpris de la décision de leur nièce ; mais, après réflexion, ils furent contents tout de même et jugèrent : « Que c'était mieux comme ça ! »

D'abord Flavien prit assez mal la chose, mais sa cousine lui donna quelques explications, renforcées de motifs si plausibles qu'il se tint coi.

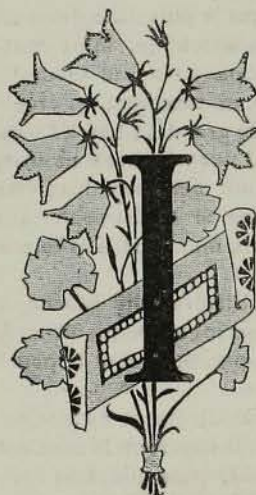
Six semaines après, il rengageait, mais, avant son départ, le mariage eut lieu, et l'aîné ne fut pas le moins joyeux convive aux joyeuses noces de Silvère et de Nisette.

CHARLES FOLEY.





CAUSERIE DE QUINZAINÉ



Il y a une expression arabe vulgarisée par le troupiér d'Algérie, et qui est maintenant comprise du monde entier. Ce mot de volapuck universel, c'est *Maboul*; il a pour lui l'élasticité, la simplicité, avec je ne sais quoi d'héroïque et de naïf qui le rend sympathique.

Maboul! Non seulement, nous comprenons ce que cela veut dire, mais nous coopérons au succès de cet adjectif parce

qu'au fond nous sommes tous un peu *mabouls*.

Maboule, la malheureuse Véra Gélo qui a tué son amie pour se venger de M. Deschanel qui ne lui avait rien fait. *Maboul*, le jury qui l'a acquittée parce qu'elle est Russe.

Mabouls, le capitaine Hourst et le colonel Marchand qui ont tiré les marrons du feu, c'est le cas de dire, dans les incendies de Chine, « pour le roi de Prusse », comme l'écrivait plaisamment le plus jeune des deux.

Maboul, le sirocco qui sans transition est venu brûler nos vergers en fleurs après un hiver désespérément long; *mabouls*, les corbeaux des futaies normandes qui, cette année, nous font un sabbat de « coas » qui rend la campagne inhabitable. Il n'y avait de sage à ma connaissance que M. Emile Ollivier qui depuis trente ans gardait le silence. A la bonne heure! Or il vient de parler... *maboul*, trois fois *maboul*! Est-ce qu'il est sage de ressusciter les morts d'un siècle enterré? Les mortes surtout; les jolies maquillées d'alors qui se survivent?

En écoutant l'autre jour cette parole charmée du ministre académicien, ne se croyait-on pas, non sous la coupole de l'Institut, mais dans ces tribunes élégantes du Palais-Bourbon, où l'on recueillait jadis avec des sourires bienveillants l'imprudente éloquence du jeune orateur. Que sont

devenues les reines de beauté d'alors, les princesses d'esprit, les marquises de charme, les duchesses de grâce? Sont-ce ces jolies mignonnes toutes fraîches, toutes roses qui, les yeux bien ouverts, les dents bien brillantes, le sourire à fleur de lèvres, écoutaient la parole académique? Hélas non, ces jeunes minois sont la postérité de ceux dont nous parlons, et ce serait affreux de détailler les transformations que le temps... n'insistons pas. « Tout passe, mes sœurs! »

Alors, abandonnons ce sujet épineux, et cantonnons-nous plutôt dans la spécialité de petits potins qui nous permettent de parler ensemble à à chaque printemps du Vernissage qui ne change pas et du Concours hippique qui est toujours le même. Décidément la glane de la chronique est pauvre, ce mois-ci; pas même un malheureux petit mariage royal à se mettre sous la dent; laissons la vie publique à son creux et consacrons-nous à nos petites affaires personnelles. Là, l'intérêt ne chôme jamais, il renaît de ses cendres comme le phénix de la fable; il est cet éternel moi que rien ne prime, rien n'efface.

L'une de vous m'écrit pour me demander comment organiser une rencontre en vue d'un mariage. Bonté divine! mon enfant, comment voulez-vous que j'effleure seulement le sujet en deux misérables colonnes qu'il me reste à remplir? C'est un volume qu'il faudrait, un volume énorme, avec plusieurs parties, une centaine de chapitres; vous ne savez donc pas l'innombrable série de ruses employées par des amis dévoués en pareille rencontre!

D'abord, il faudrait un avant-propos, je l'indique seulement: *Qu'est-ce qui fait les mariages?* Autrefois, c'étaient les familles; à la naissance des enfants, les pères et mères arrangeaient, entre voisins et pairs, les unions futures, etc. Savez-vous ce que la statistique toute récente nous apprend? c'est qu'aujourd'hui tout cela est changé, les mariages se *boutiquent* entre jeunes filles, entre demoiselles d'honneur. Exemple: Je vais chez une de mes petites amies, Hermione; je la trouve

affairée, rouge, écrivant avec une vélocité fébrile.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh ! chère madame, ne m'en parlez pas, je marie Micheline !

— Ah ! et contre qui ?

— Contre un monsieur avec qui j'ai dansé cet hiver.

— Pardon, mais il me vient une objection à l'esprit. Vous avez vingt ans, comme votre amie, c'est vous qui avez dansé, pourquoi n'épouseriez-vous pas vous-même ?

— Oh ! il est trop laid ! s'écrie Hermione avec expansion. Et elle ajoute aussitôt, soulignant d'un fin sourire cet aveu imprudent : — Micheline est jolie pour deux.

Dans la préface qui nous occupe, l'auteur aurait à rechercher pourquoi les jeunes filles ont remplacé les parents dans cette mission délicate de l'assortiment des époux, et pourquoi elles méprisent ce qu'elles offrent à leurs meilleures amies. On aborderait ensuite, dès les premiers chapitres, l'étude des différentes écoles qui se partagent l'opinion publique. Celle qui plaçant le bonheur dans le bien-être commence par s'enquérir du chiffre de la dot : — Vous comprenez, madame, me disait une naïve enfant, qu'il est bien inutile de se voir et de se plaire si on n'a pas dix mille francs de rente à apporter avec le reste (le reste !)

En regard figurerait l'école des nigauds qui croient que l'argent n'est pas tout, et enfin celle qui déclare que pourvu qu'on s'aime... ça remplace le pot-au-feu. Toutes les opinions sont libres. Quant à la manière de se voir et de se juger, elle dépend tellement des milieux, des circonstances accessoires, des scrupules. A Paris, il y a le Louvre (musée) et le Louvre (magasin), les expositions de fleurs et d'appareils de chauffage; les salons de peinture pour les beautés de jour; la Madeleine pour les jolis pieds qui descendent coquettement; Saint-Sulpice pour les jeunes filles tout à fait religieuses, qui vont à l'église afin d'y prier; le bal pour les jolies épaules, le théâtre pour les teints mats, les soirées de jeu pour les bons caractères; les ressources sont presque infinies. Une jeune fille entre dans une maison amie, elle est timide, charmante dans l'intimité, muette comme un poisson s'il y a un étranger; comme il n'y a personne ce jour-là pour l'effaroucher, elle cause avec entrain, est pleine de gaieté, même elle se livre à quelques gamineries innocentes. La malheureuse !... Il y avait derrière le vitrage, qui sépare le salon de la salle à manger, un ingénieur des tabacs qui a cinq mille francs d'appointments, trente ans, la barbe un peu rousse, qu'elle n'a jamais vu, et qui, lui, a constaté qu'elle avait un joli talent pour tirer la langue en louchant lorsqu'on lui parle de mariage. Séduit, ce jeune homme demande sa main et ils s'épouseront à la Pentecôte. Avouez que c'est pittoresque.

Du reste, tous les moyens sont bons, toutes les

ruses de bonne guerre : la fin justifie les moyens.

Dans une autre circonstance, j'ai vu déployer une rouerie diabolique. Suivez bien mes indications, car c'est un peu embrouillé : Jeanne et Marie sont deux amies. Jeanne veut marier Marie; Marie, fort ombrageuse, se dérobe à toute espèce d'entrevue, elle trouve cela stupide. Que fait Jeanne ? Elle écrit à Marie : « Ma bonne petite chérie, rends-moi un service, tu sais que je n'ai pas de mère, papa n'entend rien à la question mariage, on m'offre un parti très présentable (suivent les renseignements), permets que nous nous voyions chez toi et assiste-moi de ta présence et de tes conseils. » Marie est trop dévouée pour refuser de rendre ce service. Jeanne vient m'importuner cinq ou six fois dans le salon de son amie avec le monsieur qui est au courant et examine tout à loisir Marie sans défense, et, finalement, il l'a épousée. Mais, me demanderez-vous, que deviennent les mères dans toutes vos histoires ? — Sais pas ! Plus de mères, plus d'ancêtres; ne vous ai-je pas dit en commençant que maintenant ces affaires-là ne se traitent qu'entre jeunes filles ?

Vous voyez que sur ce joli thème il y a beaucoup de variations à écrire et de comédies à jouer, on n'a qu'à choisir.

En terminant le volume dont j'ai parlé d'abord et qui serait un développement coordonné et documenté, plein d'intérêt, on pourrait consacrer quelques pages à rechercher quel est le mode qui a donné les plus heureux résultats; là encore, un peu de statistique serait un encouragement et une indication qui deviendraient fort utiles à mes chères lectrices.

Que ceci, mesdemoiselles à marier, vous serve de leçon préparatoire; méfiez-vous des vitrages, des doubles portes, des académies, des bals, des escaliers et surtout des amies; tout cela est truqué; ne tirez jamais la langue, louches le moins possible, observez-vous en parlant, en mangeant, en faisant le bésigue de votre père et le pensum de votre frère; soyez circonspecte, ne faites de confidences que celles qui sont pour la cantonade, votre bonheur dépend de cette prudence.

Eh bien, voilà que dans l'entraînement de ce sujet si palpitant je vous ai donné de jolis conseils ! j'en rougis un peu tard, le mal n'est plus réparable, il ne me reste qu'à vous souhaiter de réussir si vous essayez des petits moyens peu avouables que je vous ai livrés.

C. DE LAMIRAUDIE.

P.-S. — J'ai reçu un aimable encouragement de *Franchise*, et je suis heureuse que mes conseils rencontrent une pareille docilité.





DEVINETTES

Mots en éventail

Autour de l'éventail : Ville ancienne de la Macédoine.

Autour de l'éventail, de gauche à droite : Meuble de ménage. — Fut créé par Dieu le dernier. — Prénom féminin. — Synonyme de doux. — Dans le désert. — Personnage de comédie. — Causée par la joie et la douleur. — Un disciple de saint Augustin. — Adjectif possessif. — Département français. — A la fleur ou à l'animal. — Ville d'Italie. — Un arrêt, un repos pendant la route.

(Laure N.)

Charade

On fauche mon premier. — On rase mon dernier. — Et l'on chante mon entier.

(Sensitive.)

Mots en carré

Prénom breton. — Fleuve au cours capricieux. — Prêter assistance. — Prénom féminin. — Dieu marin.

(Bruyère de Bretagne.)

Mots en croix

Disposer en croix, avec les lettres que voici, le nom de deux héros d'une tragédie du grand Corneille :

E A T Y C P P E E U U N I O L

(Marthe et Marie-Thérèse.)

Mots en parapluie

Horizontalement, la poignée : Article pluriel.

Horizontalement, les baleines : Adjectif possessif.

Verticalement, le manche : Fleur printanière.

Verticalement, le corps : Un fruit de l'hiver. — Discours religieux.

(Maman de Brin d'herbe.)

Métagramme

Avec F, je suis disette. — Avec G, enfant mutine.

(X. Y. Z.)

EXPLICATION DES DEVINETTES D'AVRIL

Mots en guérite :

E
C T
O U
L D
E N S E I G N E
O O
I N
S N
E E
T T
T T
E N I G M E

Fruits enterrés : Citron. — Fraise. — Pêche. — Raisin. — Melon. — Cassis. — Amande. — Nèfle.

Mots en if :

V
N I D
C O C H E
H O T T E
O
C A P R I C E
E S T H E T E
E P I C U R I E N
G
D O T

Paroles célèbres : Massillon.

Mots en flèche :

A S E P
I F A L
F L E U R S D ' O R A N G E R
R E I S
M E T R
A
N A
I E
E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.